



Le Oregon à Port Arthur répondant au feu des navires de guerre japonais lors de la première attaque de ceux-ci.

A Propos d'une Dépêche. UN SOUVENIR.

La "Liberté" publiait l'autre jour le texte de la dépêche adressée à M. Delcassé, lors de l'incident de Fachoda, par M. de Montebello, l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg.

"Conformément à vos instructions, télégraphiai M. de Montebello, j'ai demandé au comte de Mouravieff ce que ferait la Russie en cas de conflit armé avec l'Angleterre. Après en avoir référé à l'Empereur, il me chargea de vous dire que la Russie conformerait son attitude à celle de la France.

Les adversaires de l'alliance russe dénaturent donc complètement la vérité lorsqu'ils prétendent que la Russie avait essayé de se soustraire à ses engagements, ajoute une feuille parisienne. Elle était prête à le tenir, à en subir toutes les conséquences: une nouvelle preuve nous en est apportée par la "Birmingham Gazette", qui tient ses renseignements d'un personnage dont l'autorité est indiscutable.

Au moment où M. Courcel, dit le journal anglais, sortait de chez lord Salisbury, qui venait de lui opposer une fin de non-recevoir, l'ambassadeur de Russie entra chez lord Salisbury et lui dit: "J'ai à informer Votre Seigneurie qu'en cas de guerre entre la France et l'Angleterre, vous devez vous attendre à ce que la Russie appuie son allié de toute sa puissance."

Mais si la dépêche de M. de Montebello, si la déclaration faite à lord Salisbury résument tout ce qui fut dit à cette occasion, il s'en faut qu'elles constituent toute la vérité. Les choses, en effet, ne se bornèrent pas à une invitation adressée par notre ministre des affaires étrangères au représentant de la France en Russie de s'enquérir des intentions du gouvernement allié. Cette invitation avait été préparée et elle fut scellée par le président Félix Faure. On peut même dire qu'il en fut l'initiative.

Il a souvent raconté dans l'intimité que quelque significative qu'eussent été la visite des souverains russes à Paris et les diverses solennités qui l'avaient précédée, c'est surtout lors de son voyage en Russie qu'il acquiesça à l'alliance était bâtie sur le roc et qu'elle serait durable et féconde. Cette conviction, il ne l'avait pas puisée seulement dans l'accueil enthousiaste qui lui avait été fait, mais encore dans les divers entretiens qu'il avait eus avec Nicolas II, lorsque, les fêtes faisant trêve, ils pouvaient s'entretenir librement de la douceur d'un tête-à-tête qui avait pris promptement un caractère quasi-familial.

On dirait de celui qui écrit ces lignes s'il osait prétendre que le feu Président lui a confié ces entretiens. Il n'aurait pas répété, même à un ami, ce qui lui avait été dit, et nous croyons que seul le ministre des affaires étrangères en a eu la confidence. Mais la manière dont le président Félix Faure parlait de la hauteur d'âme de l'Empereur, de sa générosité native, de la sagesse de ses intentions, et surtout de l'énergie de ses résolutions, se permet pas de douter

qu'il était revenu de Saint-Petersbourg empli de confiance dans notre allié, et qu'il ne doutait ni de la solidité ni de la durée de l'entente, quelle que pût être la gravité des événements qui obligeraient l'un ou l'autre contractant à recourir aux engagements par lesquels elle avait été cimentée.

Lorsque éclata l'affaire de Fachoda et quand le gouvernement français dut se demander s'il pousserait les choses à l'extrême et s'exposerait à une guerre avec l'Angleterre, le Président passa par des perplexités terribles. Il interrogeait tour à tour les amiraux pour se renseigner sur le point de savoir si notre marine était en état de soutenir une lutte.

On, répondait les amiraux Gervais et Fourmier. — C'est douteux, disaient plusieurs autres. — Ce fut pour M. Félix Faure une cause de craintes angéssées. Elles ont eu des témoins, et aucun d'eux ne nous démentira quand nous affirmerons qu'elles le vieillirent de plusieurs années en quelques jours et contribuèrent à ébranler sa santé, qui, jamais, depuis ne se remit. Sous l'influence des souvenirs qu'il avait gardés de son voyage en Russie, et, confiant dans notre allié, il ne pouvait n'être pas allié à la consulter. Personne ne possédait plus que lui la démarche officielle et secrète dont fut chargé le comte de Montebello. Nous avons même quelque raison de supposer qu'il la fit appuyer par l'ambassadeur de Russie à Paris et que lui-même écrivit à Nicolas II une lettre personnelle.

Lorsque arriva à Paris la dépêche du comte de Montebello rendant compte de sa démarche, le Président était déjà fixé, probablement par une réponse directe à sa lettre, sur ce que la France pouvait attendre de son allié. Déjà aussi, le gouvernement français avait considéré que l'incident de Fachoda ne comportait pas de suite belliqueuse et qu'il n'y avait pas lieu, pour si peu, de déclencher sur le monde une terrible guerre maritime. Les réponses de la Russie ne pesèrent donc en rien sur des déterminations déjà prises. Mais elles permirent de s'en louer, car si, d'une part, la Russie déclarait qu'en allié fidèle, elle conformerait son attitude à celle de la France, d'autre part elle ne dissimulait pas sa préférence pour un ajournement de la guerre, ajournement qui lui permettrait de s'y préparer.

Quant à la visite ultérieure du comte Mouravieff à l'Elysée, elle donna au Président l'occasion nouvelle de constater que la Russie n'avait entendu décliner aucune de ses obligations. Voilà quels souvenirs il convient d'opposer à ceux qui ont essayé de nous faire douter d'elle pour se justifier, sans doute d'une attitude qui, si elle n'eût été isolée, aurait pu disposer nos alliés à douter de nous.

On peut maintenant se demander pourquoi rien ne transparaît de ces négociations et pourquoi on n'en trouve pas trace dans le Livre Jaune qui suit l'événement. On a raconté, et cela n'est pas fait sans doute, qu'un fragment de la dépêche du comte de Montebello avait été inséré dans le recueil, et qu'on l'en retira alors qu'il était déjà composé et qu'il allait être mis sous presse. Il est assez difficile de prévoir les causes de la décision qui nous a si longtemps privés de la connaissance d'un fait dont l'importance est aujourd'hui si considérable. Mais il n'est pas témé-

raire de supposer que le ministre compétent fut conduit à penser que, s'en tenir à ce fragment, c'était trop peu, et qu'en publiant plus long, ce serait trop.

Il eût été en effet également imprudent pour le gouvernement de s'exposer à se faire accuser de n'avoir pas voulu aller de l'avant quand la Russie offrait de nous soutenir ou de rendre publiques toutes les déclarations de celle-ci, alors qu'il en résultait qu'elle n'était pas entièrement prête et que tout en consentant à entrer sur l'heure en campagne, elle préférait n'avoir à le faire que plus tard.

Peut-être aussi est-ce elle-même qui demanda qu'on s'abstînt de toute allusion à ce qu'elle avait dit. Mais c'est un peut-être et nous en sommes réduits sur ce point aux conjectures. Ce qui n'est pas conjectural, mais positif, c'est qu'au moment du péril, la France l'a trouvée et cela, il n'est pas dans notre pays toujours si fanatique d'honneur, un bon Français capable de l'oublier.

THEATRES.

ST. CHARLES ORPHEUM. — Fred. Hallen et Molly Fuller, Harry Le Clair, Mason et Keeler, les chanteurs de la troupe Kronan et les chiens si savants et intelligents de Schopp font en ce moment la fortune de l'Orpheum. Il y a foule tous les jours soir et matin.

TULANE. — "Red Feather", le brillant opéra de M. De Koven, poursuit triomphalement le cours de ses succès au Tulane. Poème et musique y sont également irréprochables. Aussi fait-il salle comble à chaque représentation et il en sera ainsi jusqu'à samedi soir.

LES "EIGHT BELLS" des frères Byrne font fureur au Crescent. — Ce sont des comédiens, des acrobates, des gymnastes de première force et notre jeunesse ne se lasse jamais de les admirer.

GRAND OPERA HOUSE. — Ce qui donne tant d'intérêt au drame de "Knobs o' Tennessee", c'est que c'est une pièce du pays, inspirée par le pays et en reproduisant fidèlement les idées, les mœurs et les passions. Aussi les acteurs du Grand Intertrent-ils avec une précision exactitude.

LES ESPRITS DES AUTRES. — Un homme d'affaires ayant disparu, on pratique chez lui une perquisition à l'effet de découvrir les causes de son départ. — Je crois avoir trouvé, annonce candidement Berureau: il a dû être atteint de folie, puis que vous ne trouvez chez lui que du papier timbré.

Deux employés d'une grande administration supputent leurs chances de gain dans une loterie qui doit être tirée prochainement. — Que feras-tu, dit l'un, si tu gagnais deux cent cinquante mille francs? — Ma foi, répond l'autre en reprenant la plume avec un grand soupir, je ne sais pas trop ce que je ferais, mais je sais bien ce que je ne ferais plus.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Nouvelles russes.

St-Petersbourg, 9 mars.—Les employés de la compagnie Westinghouse russe ont donné à pour cent de leurs gages pour les frais de la guerre.

Le montant s'élèvera à \$30 par mois. La compagnie a donné \$5,000 et doublera l'offre mensuelle de ses employés.

Des services religieux ont eu lieu dans la fabrique pour le succès des armes russes. A l'issue de ces cérémonies le directeur Smith a engagé ses employés à ne pas ajouter foi aux rapports de l'hostilité américaine contre la Russie.

Le "Novoe Vremya" a un éditorial aujourd'hui sur le charbon comme contrebande de guerre. Il soutient que cet article est ainsi considéré depuis la guerre civile américaine et dit que l'Angleterre proteste maintenant parce qu'elle en a vendu au Japon.

Voici le texte du télégramme de l'empereur au vice-roi Alexieff: "St-Petersbourg, 11 février 1904. — La mobilisation est proclamée dans les provinces sibériennes. Vous êtes autorisé à agir comme commandant en chef. Je suis de cœur et d'âme avec vous et vos braves camarades. Passe Dieu bénir nos opérations." (Signé) "NICOLAS"

Quelques faits intéressants concernant la première attaque des japonais à Port Arthur commencent à arriver. — Il paraît en somme que les obus japonais étaient défectueux. On en a trouvé beaucoup dans les rues qui n'avaient pas éclaté.

La provision de charbon de cuirassés à Port Arthur est suffisante pour deux ans, mais il n'y a pas de facilités de docks, le grand port de Port Arthur ne pouvant pas contenir de vaisseaux de plus de cinquante pieds de large.

La Presse Associée a reçu une carte déterminant la position exacte des cuirassés pendant le bombardement du 9 février. Les trois torpilleurs à la côte, près de l'entrée du port, y sont représentés.

Troupes japonaises en Mandchourie. — Washington, 9 mars.— Le gouvernement a reçu par le câble de Che Foo, en face de Port Arthur, des avis établissant que des forces militaires japonaises ont fait leur apparition à Feng Yuan Cheng et à Tashan. Aucun détail n'est donné.

Cette première place est située à environ vingt-cinq miles d'An Tung, en Mandchourie, et la seconde à l'intérieur à quelques miles de l'embouchure de la rivière Yalu.

On croit que ce mouvement a placé les japonais sur le flanc des Russes et peut-être sur leurs derrières, près de leur ligne de communication. Il est possible que l'attaque d'hier sur Port Arthur et Tashan ait été une diversion pour couvrir les mouvements des forces japonaises à terre.



Interview du colonel Marchand. — Paris, 9 mars.—Le colonel Marchand, le héros de Fachoda, aurait dit dans une interview publiée dans le "Matin" aujourd'hui, que le feld-marschal Von Waldersee avait l'intention, pendant qu'il commandait les troupes alliées à Pékin, de faire de la province de Chi Li une partie du Hinterland des possessions allemandes de Shan Tung, et qu'il n'en fut empêché que par des représentations constantes de la Russie à l'Allemagne.

Le colonel, qui accompagnait les troupes françaises à Pékin, décrit ses relations intimes avec le feld-marschal durant les opérations des alliés et ajoute que Von Waldersee le complimentait sur ses exploits en Afrique et l'invitait fréquemment à s'asseoir à sa table privée. L'organisation et la valeur des troupes françaises ont été discutées par eux.

Le colonel Marchand fait remarquer au sujet de la guerre actuelle que le feld-marschal Von Waldersee était trop diplomate pour exprimer son opinion sur la question générale qui se présentait déjà et que l'on reçoit maintenant par la force des armes. Il tempérait strictement son rôle en favorisant les intérêts allemands.

Il désirait particulièrement que le Chi Li devint en quelque sorte un Hinterland du Shan-Tung allemand, et les représentations répétées de la Russie à la chancellerie à Berlin, dont toutes les entreprises d'exécution son projet.

LES BATTES RUSSO ET JAPONAISES DEVAUT VLADIVOSTOK.

St-Petersbourg, Russie, 9 mars 5 h. 50 du soir.—La Presse Associée est informée sous la plus haute autorité que jusqu'à cinq heures de l'après-midi, aucun avis d'une bataille entre les flottes de Retzénstein et d'Urusi n'avait été reçu.

Il est évident que la nouvelle d'une bataille navale devant Vladivostok ne s'appréhendait pas les autorités de St-Petersbourg. Les refusent naturellement de le reconnaître. Le capitaine Retzénstein, commandant de Vladivostok quand les navires japonais ont fait leur apparition, n'a pu être localement maintenu, quoiqu'il était en mer.

FAUX RAPPORT.

New York, 9 mars.—Le duc de Marlborough n'a pas laissé échapper l'occasion de dire dans la salle de comité des Indes Occidentales, qu'il n'y a absolument rien de vrai dans le rapport qu'il a succédé au comte de Dudley comme viceroy d'Irlande.

Maladie du Sénateur Tillman.

Washington, 9 mars.—Le Sénateur Tillman, de la Caroline du Sud, est très malade d'une affection grave de la gorge. Ses ans sont très avancés. Il est impossible d'évaluer quoi que ce soit. Un peu de liquide est tout ce qu'il peut prendre.

TEMPERATURE Du 9 mars 1904. Baromètre de S. et L. C. Opticiens No 121 rue Concordet. Fahrenheit Centigrade. 7 h. du matin... 56 13. Midi... 76 24. 3 P. M. 74 23. 6 P. M. 70 21.

LES AMBITIONS DU JAPON.

Nous vivons à une bien grande époque, celle par excellence du progrès et des lumières. Nous avons beau fouiller l'histoire et la retourner dans tous les sens, nous n'y apercevons nulle part une période de cent ou cent vingt ans, durant laquelle il s'est produit tant de découvertes utiles, tant d'améliorations bien faisantes.

Qui donc nous expliquerait pourquoi et comment toutes ces entreprises, si grandioses qu'elles soient, rencontrent partout tant d'oppositions opiniâtres? C'est même à leur degré d'utilité publique que l'on mesure les obstacles qu'elles doivent rencontrer sur leur route.

A ce sujet les tristes exemples fourmillent dans nos annales humanitaires et industrielles. Nous n'en citerons que deux, ce bres entre tous: le canal isthmique et le chemin de fer trans-sibérien.

Jamais le génie de l'homme n'a conçu d'entreprise plus grande, plus utilitaire; jamais projet ne s'est heurté à tant d'obstacles.

Voilà nous ne savons combien d'années que le canal de Panama est commencé. Il n'est guère plus avancé, à l'heure qu'il est, que le jour où on y a donné le premier coup de pioche.

Nous en dirons autant du Trans-sibérien. Qui donc, le jour où les Czars se sont lancés dans cette œuvre colossale, songeait aux oppositions, aux prétentions du Japon?

Le Japon! O cela n'existait pas il y a une vingtaine d'années, et tout au plus, cela se mouvait en dehors du cycle européen, dans un monde tout à fait à part. Il a fallu le succès inattendu du Trans-sibérien, pour éveiller les convoitises endormies du Japon.

L'apparition inattendue des Russes dans la Mandchourie, dans la Corée, dans la Mer Jaune lui a ouvert les yeux. Il a compris qu'il y avait là un rôle important à jouer pour lui et qu'il lui était facile de tirer profit des conquêtes pacifiques des Czars et, s'il était possible, de les frustrer des fruits de leurs

travaux et de leurs dépenses, et il s'est mis ardemment à l'œuvre. Voilà près de dix ans qu'il se prépare à la lutte, n'ayant absolument d'autre but que de se rendre maître de ces parages.

Pendant que la Russie consacrait toutes ses énergies, toutes ses ressources matérielles et financières à l'achèvement de travaux pacifiques et féconds, le Japon ne songeait qu'à lui enlever les fruits de ses efforts.

Voilà la question claire et nette sur la question Kiao-Japonaïse.

Les hommes sensés et impartiaux ne prétendent pas affirmer que la Russie est absolument exempte d'ambition; elle aussi, elle a ses convoitises; mais, ici, elles sont presque légitimées et justifiées par ses longs et utiles travaux. L'œuvre sortie de ses mains est noble et belle. Le Japon n'en peut pas dire autant. A qui ferait-il croire que les Czars veulent s'emparer de son territoire? N'ont-ils pas déjà fait aux Etats-Unis des sessions qui prouvent clairement qu'ils ne nourrissent aucune ambition de ce côté?

Les tremblements de terre au Japon.

Le Japon est un des pays où les tremblements de terre sont les plus fréquents. "Il y a une baleine sous notre pays", disent les indigènes dans leur langage usagé.

Dans l'espace d'un an, l'observatoire de Tokio n'a pas enregistré moins de 181 secousses, soit une en moyenne tous les deux jours. Tous ces tremblements de terre, hémusement, n'occasionnent pas de catastrophes.

Le Japon est, en outre, parsemé de volcans. Le plus élevé, le Fouzi-Yama, a une altitude de 3,745 mètres: il n'a plus eu d'éruption, depuis 1707. Deux autres volcans, le Mi Také et le Yoriga-Také, ont plus de 3,000 mètres, et leurs cratères sont convertis, comme le précédent, de neiges éternelles.

Le réveil de ces volcans est terrible. Tel fut, en 1881, celui du Bantai San, qui était inactif depuis onze siècles et recouvert de végétation. L'éruption, précédée d'un violent tremblement de terre, fut d'une violence inouïe. Douze villages furent détruits et sept mille hectares recouverts par les laves.

Prévenu t-m.

Louisville, Ky., 9 mars.—W. H. Lair, marshal de Hustonville, et son député William Huston ont refusé aujourd'hui Ansel Wilson qui refusait de se laisser arrêter.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LES LARMES DE L'AMOUR. Grand Roman Inédit Par PIERRE SALES TROISIEME PARTIE LE SOURIRE DE LA VIE

—Oh! pour papa! dit Gracieuse avec une charmante moue. — Pour papa, homme d'ordre et de correction, on savait tenir, modérer ces élans, qui lui donnaient soudain des envies de tout faire tourbillonner avec elle. Pour papa, on savait être gaie, sans être folle. — Mais, avec maman, si indulgente et sur qui gisaient pres que les soucis, pourquoi ne pas être complètement elle-même? — Ma petite maman chérie! — La petite maman chérie était une personne de belle apparence, aujourd'hui, car elle marchait vers la soixantaine; mais pas un fil blanc ne se voyait dans ses cheveux, et ses beaux yeux bruns avaient toujours le même éclat: c'est qu'elle avait placé tout son bonheur dans l'amour, l'amour de son cher Grégoire, l'adoration de sa Gracieuse, sa tendresse pour Cathé et son dévouement à Claudet, puis son amitié si simple pour les habitants du Fât; et aucune de ces affections ne lui avait causé la moindre déception. — Elle souffrait bien des tristesses, des angoisses des uns et des autres; mais si se portaient bien, si l'aimaient, elle les aimait. — L'année dernière, elle avait dit: — Ah! ça, ma petite folie! comment ça va-t-elle au ménageant Gracieuse de doigt.

Celle-ci répliquait aussitôt: — D'abord, je ne suis pas petite, vu que je mesure un centimètre et demi de plus que toi!... Et c'est de la bonne folie, va, puisque ce n'est qu'une application du commandement de Dieu: "Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement." — "Moi, j'aurais mis "adoreras" à la place de "honoreras" et j'aurais été certaine de vivre centenaire.... Là, tu n'es pas fâchée, au moins? Tu fais risette!... — Il faut partir, mignonne, si nous ne voulons pas être en retard! — Allons donc! Je suis bien sûre que nous trouverons encore papa à son bureau, dans ses chiffres!... Tu vois, j'ai mon chapeau... mes gants... Et c'est si gentil de demeurer une minute de plus ainsi... rien que nous deux... parce que, tu sais, je ne t'aime pas davantage... Mais avec toi, je peux tout dire... Et c'est ma seule souffrance sur cette terre quand il fait que je garde quelque chose. — Madame Le Boutu ne laisse pas embrasser, et te regarda par l'heure. — Gracieuse lui disait encore, il est vrai, de si gentilles choses! — On ne devrait pas grandir vite-toi!... Quand on est tout bien heureux, qu'on s'attend bien tous, on ne devrait plus bouger!... Tu rappelles-tu, il y

à seulement quatre ou cinq ans, quand papa allait encore en mer et qu'il ne lui avait pas pris cette envie de faire fortune? — Tu n'aurais pas voulu, je pense, qu'il continue de pêcher, avec ses douleurs, ses crises de rhumatisme aigu!... — Maman! il disait que nous avions une bonne petite position bien tranquille! Est-ce qu'on a besoin d'être riche pour être heureux? — Et c'était bien aussi l'avis de la bonne et simple Française. — Pour leur vieillesse à eux, les économies de Le Boutu étaient suffisantes, même pour gâter sa sœur Cathé, qui faisait partie intégrante d'eux. — Gracieuse ne trouverait-elle pas un bon et beau mari qui lui ferait divinement heureux? — Claudet, après quelques années de crochets, se tirerait sûrement d'affaire. — Alors, à quoi bon, déjà pres que vieux, tenter la fortune? — Mais si elle en avait quelquefois discuté avec son mari, elle n'admettait pas qu'on le discutât, lui. — Ton père, mon enfant, a vu plus loin que nous: Les hommes ont des connaissances dont nous n'avons pas idée. Il m'avait annoncé, depuis longtemps, que l'intérêt de l'argent diminuait et que nos rentes pourraient très bien se trouver réduites à rien du tout, quand nous serions tout à fait vieux; il a donc fait preu

ve d'autant de perspicacité que de courage en créant cette nouvelle affaire de messageries, ces expéditions à Paris. — Qui lui causait bien de la souper, maman. Et j'aurais encore compris cela, si Claudet travaillait avec lui... Mais puisque ce malheureux Claudet ne s'entend avec personne! — Françoise est alors un froncement de sourcils et cette plainte: — Ah! Claudet... Claudet... qui m'ébêt dit, lorsqu'il avait encore quinze ans... et même seize ans, qu'il nous causerait ces chagrins! — Oh! maman, maman! fit aussitôt Gracieuse, il faut tenir compte aussi que père n'est pas toujours doux avec lui... Il vent le tenir, comme une demoiselle, ce grand garçon qui est déjà passé par le régiment... C'est un homme, en! Claudet, ma petite maman. Nous, filles, n'est-ce pas, ça ne nous vient même pas à l'idée que nous puissions nous en aller du nid! Et quand, par hasard, je reste au Fât, où l'on m'aime bien pourtant, j'en suis comme dépaycée. Madame Marjean me couvre de gentillesse, je l'adore; j'aime certainement Ariette comme une sœur... et j'ai cependant une hâte felle d'être revenue ici... A ces mots, madame Le Boutu seerra follement Gracieuse sur son sein. — La jeune fille continuait: — Les garçons, ce n'est plus la

même chose, maman, et mon papa devrait s'en rendre compte. Eux, c'est comme les oiseaux: dès qu'ils ont des ailes, c'est à dire de la moustache, il faut qu'ils aillent s'ébattre, s'amuser avec leurs camarades... La famille ne leur suffit pas... Mais très-vivement, va... — Quand ils sont meurtris par la vie! murmura Françoise. — Qu'est-ce que ça fait, ma man, puisque ils sont tous pareils et que ça ne les empêche pas de nous bien aimer au fond... Aussitôt, aussi, maman... Elle lui donna une careme encore plus chaude. — Tu me promets, maman, que lorsque tu regarderas Claudet, tu me le promets que tu le regarderas comme autrefois, ma man... — Mais... — Si tu savais comme on peut faire du bien avec un joli regard, avec un sourire... Oh! oui... je sais, maman, ajouta-t-elle en lui mettant presque la main sur la bouche, pour arrêter la juste protestation de Françoise; oui... oui... tu ne peux pas ne pas lui en vouloir un peu de ce qu'il a si souvent fait de la peine à papa... Et ton Grégoire, toi!... — Tu es jalouse de ton père, à présent?... — Oui... jalouse de nous voir tous heureux sans usage! C'est un bégayement, pour moi, peut être de l'égoïsme, de uger comme

dans de la félicité. Et alors je souffre de tout ce que vous pouvez reprocher les uns aux autres. Je souffre quand Claudet n'est pas gentil; et puis, je souffre quand je ne sens différemment pour lui... Et lui, si tu ne crois pas qu'il n'en souffre pas aussi, avec son air de ne pas s'y faire attention? — Mon enfant, de tout temps, les caractères se sont heurtés dans les familles! — Mais c'est à nous de nous en occuper, d'adoucir tout cela. La pauvre tante Cathé en souffrait tant, aussi! C'est à nous de leur faire du soleil tout le temps! — Tu as raison... Tu as raison, mon rayon de soleil, dit Françoise en riant. — Partons-nous maintenant! — Oui, mère! fit Gracieuse, dont la voix indiqua le contentement; car si sa mère venait réellement la soutenir, n'arriverait elle pas à imposer à ces deux vilains caractères d'homme, cette paix qu'elle considérait comme l'essence même du bonheur! — Mais, avant de sortir, elle se laissa, sous prétexte de la consultation, largement admirer par cette indulgente maman, qui la respirait comme une fleur et s'étonnait, s'étonnait toujours de l'élegance que prenaient les choses sur sa tête. — Alors, ce chapeau te plaît, maman? — Il est délicieux... C'est ce